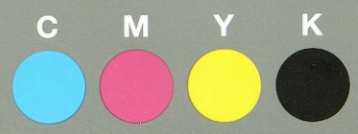
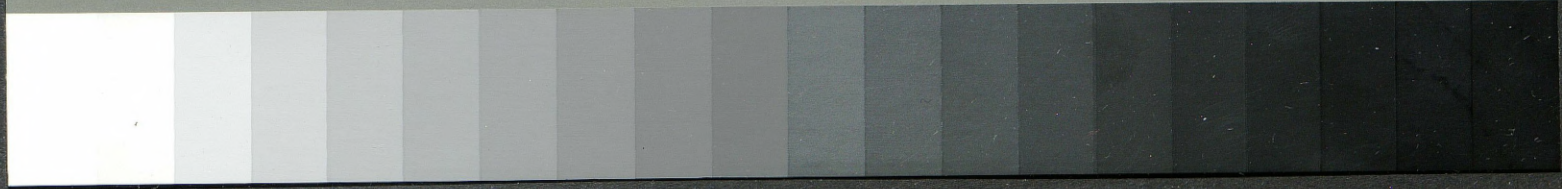


Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



*16<sup>me</sup> Anniversaire de la révolution de la Pologne*

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Colour Chart #13

Blue	Light Blue
Cyan	Light Cyan
Green	Light Green
Yellow	Light Yellow
Red	Light Orange
Magenta	Light Magenta
White	White
3/Color	Light Brown
Black	Black

DANES PICTA .COM

16<sup>me</sup> Anniversaire de la révolution  
de la Pologne

Doublet de l. 141.2467

1846.

977.

16<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

[seizième] 16e

DE LA

# RÉVOLUTION

DE POLOGNE

CÉLÉBRÉ A NANTES LE 29 NOVEMBRE 1846



D.10.054

**NANTES**

IMPRIMERIE DU COMMERCE, VICTOR MANGIN

Quai de la Fosse, 26, et rue Neuve des Capucins, 40.

—  
1846.

B141246

16<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

1872

REVOLUTION

DE POLOGNE

CELEBRACJA WIEKÓW 100  
BIBLIOTEKI  
- 1972

278855

Biblioteka Wojsk. Akad. Poln.  
39171/2  
Im. F. Dzierżyńskiego

IMPRIMERIE DE COMMERCE, VICTOR MARCHÉ

# 16<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

DE LA

# RÉVOLUTION

DE POLOGNE

CÉLÉBRÉ A NANTES LE 29 NOVEMBRE 1846.

---

Les Polonais résidant dans le département de la Loire-Inférieure, ont célébré à Nantes, le 29 novembre 1846, le 16<sup>e</sup> anniversaire de leur révolution. Une cinquantaine d'habitants ont bien voulu se joindre à eux, pour témoigner de leur vive sympathie à la cause polonaise. — La réunion a été nombreuse ; hâtons-nous de dire qu'elle a été autorisée par la Mairie, dans des termes aussi bienveillants que dignes ; nous croyons de notre devoir de les rapporter ici :

Nantes, le 12 novembre 1846.

.....  
« Je me fais un véritable plaisir d'autoriser cette  
réunion, bien convaincu à l'avance qu'il ne s'y

» passera rien que d'honorable, et qui ne réponde dignement aux sentiments de vive sympathie que la France entière accorde et conservera toujours à votre glorieuse nation.

» Veuillez etc.,

» Signé P. CUISSART, adjoint.

La séance a été présidée par M. Guépin, docteur-médecin, officier de l'Université, membre du Conseil Municipal, membre d'un grand nombre d'Académies et de sociétés savantes d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, de France et de Hollande; et par M. Léopold Gucki.

Après les discours d'ouverture par les deux présidents et la lecture de l'adresse *de la Démocratie française à la Démocratie européenne, et de la Pologne démocratique à la Démocratie française*, deux citoyens français et quatre polonais ont pris la parole; un de ces derniers, M. Ignace Kostrzewski a parlé en polonais. Nous donnons à la suite les discours français dans l'ordre où ils ont été prononcés.

## Discours de M. Léopold Gucki.

Il y a aujourd'hui seize ans qu'à pareille heure a commencé cette lutte, par laquelle nous devions et nous pouvions reconquérir notre indépendance. Jamais lutte ne fut entreprise dans des circonstances plus heureuses; jamais la Pologne n'avait été plus forte, plus riche, mieux armée. Jamais notre ennemi n'avait été plus faible. Jamais l'enthousiasme, l'union et la soumission n'avaient atteint un plus haut degré de dévouement. Et cependant quels en sont les résultats? Pour notre patrie, c'est l'anéantissement de toute son existence politique, c'est l'asservissement avec les persécutions qui s'en suivent. Pour nous, le moins malheureux, c'est l'exil.

Aveugle celui d'entre nous qui, après seize ans de méditations, n'est pas parvenu à connaître les causes et les hommes qui ont changé ce jour de joie et d'espérance en un jour de deuil! C'est donc l'âme navrée du souvenir de ce lendemain terrible, que nous nous reportons vers ce passé plus terrible encore par ses conséquences.

Jusqu'à ce jour, mes frères, absorbés dans votre douleur, vous l'avez concentrée en vous. Aujourd'hui, forts par les principes qui vous unissent par le but que vous voulez atteindre, vous avez voulu associer à ce souvenir national ceux dont la sympathie constante et généreuse n'a jamais manqué à votre malheur.

Français, vous avez répondu à notre appel, soyez les bienvenus. Votre présence prouve que, comme nous, vous ne désespérez pas de notre cause; que, comme nous, vous avez foi dans notre prochaine délivrance.

Unis de cœur et de désirs, célébrons ce jour solennel en scrutant le passé. C'est ainsi qu'on se prépare à l'avenir. Écoutez avec recueillement ce que la sympathie et la fraternité nous feront entendre.

## Discours de M. Jasienski François-Pierre.

L'orateur présente d'abord un tableau animé de la révolution polonaise, dont nous célébrons le seizième anniversaire. On y voit la nation tout entière de vingt-deux millions, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, animée du dévouement sans bornes pour sauver la patrie. Elle ne manquait ni d'armes, ni d'argent, ni d'armée la mieux disciplinée, ni des millions de défenseurs courageux; elle avait tout pour vaincre ses ennemis coalisés: la Russie, la Prusse et l'Autriche. Et pourtant elle a succombé devant la seule puissance de la Russie, qui n'avait à lui opposer qu'environ cent mille bayonnettes!

Pouvait-il en être autrement?

Le peuple, continue l'orateur, a fait une révolution pour sauver la patrie, par la puissance de toute la nation. Mais au lieu de marcher en souverain vers ce but sublime, il renonça à son pouvoir pour se traîner à la remorque de son aristocratie. L'aristocratie, au lieu de défendre la patrie, chercha à sauver avant tout ses privilèges sur le peuple, devant le danger imminent du patriotisme armé. Elle commence par maudire publiquement la glorieuse révolution et puis s'empare de sa direction pour mieux l'étouffer. Qu'en fait-elle? Elle l'emprisonne dans une petite portion de l'antique Pologne, qui ne comptait que quatre millions d'habitants. — Au lieu d'armer le peuple entier même de cette contrée, comme il le demandait, elle le repousse de la défense du pays et se borne à faire manœuvrer, comme un simple épouvantail, une petite armée qu'elle avait trouvée toute prête, afin de mieux marchander une amnistie auprès du czar pour le patriotisme polonais. Mais elle n'obtient pas ce pardon. — Alors, elle tourne ses yeux vers les autres puissances de l'Europe, en forgeant d'une main une monarchie polonaise tout exprès pour les con-

tenter et en offrant de l'autre la couronne royale, tantôt aux princes français, tantôt aux Autrichiens, en un mot à qui aurait voulu la prendre. Les puissances ont pris l'attitude perfide de la protéger pour mieux la tromper; car notre révolution était pour quelques-unes d'entre elles, sinon un attentat à la paix générale dont avaient besoin surtout les nouvelles dynasties, du moins un mouvement convulsif de la Pologne aux prises avec la mort inévitable; tandis que les autres la regardaient comme un spectre sanglant sorti du tombeau pour leur réclamer les armes à la main, la Pologne entière qu'elles avaient enterrée vivante après l'avoir écartelée.

Pendant que notre aristocratie repoussait la malheureuse Pologne vers le tombeau qu'elle venait de quitter, une poignée de nos braves soldats, ne consultant que leur propre courage, inspiré par l'amour le plus pur de la patrie, remportait sur les ennemis de nombreuses victoires que le monde ne cesse d'admirer, comme un prodige de l'héroïsme polonais. Ces triomphes n'ont pas pu, il est vrai, sauver la patrie: mais ils ont eu l'avantage immense de montrer aujourd'hui à l'Europe combien est faible le prétendu colosse du Nord, et de tracer à la Pologne elle-même, en caractères de sang, le seul chemin de son salut.

C'est ainsi que la Pologne a été replongée dans son abîme, encore plus profond que par le passé.

Le chef de notre aristocratie, malheureusement habile à conduire la patrie dans le tombeau et ses enfants en exil, le prince Adam Czartoryski, alors président de notre gouvernement révolutionnaire, et aujourd'hui à Paris roi sans royaume, n'a pas tardé à revendiquer, auprès des cabinets étrangers, le mérite d'avoir paralysé notre dernière révolution. Voici sa note diplomatique adressée aux puissances de l'Europe, que le général Lafayette a lue à la chambre des députés, le 20 septembre 1831.

« Nous nous sommes reposés sur la noblesse et la sagesse » des cabinets; en nous y fiant, nous n'avons pas tiré parti de » toutes les ressources qui s'offraient intérieurement et extérieurement: nous voulions en cela gagner l'approbation des » cabinets, mériter leur confiance et obtenir leur appui; nous » ne nous sommes jamais écartés de la plus stricte modération, ce qui a paralysé bien des efforts. Sans les promesses » des cabinets, nous aurions pu frapper un coup qui peut-être eût été décisif; nous crûmes qu'il fallait temporiser. »

C'est une épithaphe de la Pologne jouée et perdue par notre aristocratie.

Le peuple polonais l'a lue, et il a compris dans sa nouvelle infortune jusqu'où peut le conduire son aristocratie quand il renonce à sa souveraineté. Désormais il sait que, quand il s'insurgera, il devra, s'il m'est permis d'employer cette ex-

pression énergique d'un de vos illustres écrivains (1), mettre sa diplomatie au bout d'une bayonnette et aller en avant prendre d'assaut les tapis verts ; on aura toujours assez de temps pour bavarder et tailler des plumes quand on sera maître du local de la discussion. En attendant, il se servira d'un tambour pour papier, d'un peu de sang ennemi pour encre, et après le salut d'usage, il présentera l'*ultimatum* à la pointe de l'épée ; la diplomatie, extraordinairement polie, surtout dans les grandes occasions, ne fait pas attendre la réponse. La noble dame comprendra ce langage bien mieux que les mari-vaudages officiels, surtout lorsque l'amour de la patrie lui sera expliqué sur les champs de bataille par le despotisme lui-même, entièrement brisé.

C'est ainsi que la génération actuelle de la Pologne entend résoudre son problème national. Pour cette solution, elle ne consulte que son dévouement et prépare un orage de feu et de sang qui tombera peut-être plus tôt que nous ne le pensons sur les têtes des trois puissances du Nord, coalisées contre notre patrie et la liberté du monde ; car elle connaît ses forces et l'esprit des nationalités slaves, aujourd'hui victimes du même despotisme, et elle a déjà mesuré les tailles gigantesques, il est vrai, mais par cela même impuissantes, de ses adversaires.

Nous savons que l'Occident civilisé ne voit dans cette résolution que le courage. Il voudrait cependant y trouver quelque chose de plus, une raison d'état ; alors sa sympathie agirait peut-être plus par des faits que par l'éloquence, dans l'intérêt de la cause polonaise. Aujourd'hui, elle est amortie par le doute qui assiège même les esprits les plus généreux, et elle ne trouve de consolation que dans un mystère sur l'avenir de notre peuple. Un de vos écrivains distingués (2) exprime parfaitement ce doute général dans les paroles suivantes : « Il y a dans la vie étrange de ce peuple, dont le passé confond toutes les expériences de l'histoire et dont l'avenir défie toutes les conjectures du présent, quelque mystérieux dessein de la Providence où la sagesse humaine ne peut pénétrer. » Certes, ce n'est pas là que les amis de la Pologne trouveront des raisons d'état à la question polonaise.

Nos ennemis comprennent mieux l'avenir de la Pologne. Aussi, frappent-ils avec une violence effrénée l'esprit polonais jusqu'à sa religion, sa forme et sa langue : ils égorgent, assassinent, martyrisent dans les cachots et sous le knout des milliers de victimes du patriotisme polonais, car ils veulent à tout prix atteindre l'âme immortelle de la Pologne. C'est cette

---

(1) M. Raspail.

(2) M. Nisard.

Âme, visible partout et insaisissable nulle part, qui les fait trembler d'épouvante au point qu'ils tiennent rangées en batailles leurs armées nombreuses dans nos paisibles provinces, déclarées cependant, sans aucune autre raison, en état de guerre. La Pologne n'est donc pas un cadavre, comme on a bien voulu persuader l'Europe, mais une nation puissante.

L'Europe a-t-elle oublié ce qu'elle fut jadis et ce qu'elle doit être à l'avenir ?

La Pologne, c'est l'enfant chéri de la démocratie slave, connue de tous les historiens, tant modernes qu'anciens, laquelle, assiégée au VIII<sup>e</sup> siècle sur les bords de la Vistule, d'un côté par le féodalisme germanique, et de l'autre par le despotisme des Varègues, aujourd'hui russes, lui donna le jour au IX<sup>e</sup> siècle. Depuis cette époque, elle ne cessa de remplir une belle et généreuse mission que la Providence lui avait réservée dans les grandes destinées du genre humain.

Centraliser les peuples slaves dans un état puissant, défendre et représenter leur démocratie toujours en progrès, grandir par la fraternité, s'annoblir par le christianisme, s'élever et éclairer l'Orient par sa civilisation nationale, protéger toujours de sa généreuse poitrine, non-seulement les peuples slaves contre le système allemand et varègue, mais encore tout l'Occident de l'Europe, cet héritier de la grandeur romaine, contre les irruptions de l'ignorance et de la barbarie asiatique de l'Orient. Voilà la mission de la Pologne.

Elle se reflète avec toute sa splendeur dans l'histoire de notre nationalité, comme dans un miroir fidèle, et elle présente au monde notre patrie comme un ange bienfaisant que l'humanité ne peut qu'aimer et défendre à son tour contre l'absolutisme du Nord. Examiner la Pologne dans le passé et regarder son martyre dans le présent, c'est la comprendre.

Du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, on la verra occupée à centraliser dans un état puissant les peuples slaves, lutter contre le féodalisme germanique et le despotisme russe, protéger tous les peuples slaves, répandre à l'Orient le christianisme avec la civilisation, et résister à l'ambition de ses chefs qui veulent être rois.

Du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, elle protège l'Occident contre les invasions des Fatars-Mongoux, défend les peuples slaves contre la domination des Prussiens, des Allemands et des chevaliers teutoniques. Mais ses chefs s'efforcent d'imposer leur domination ou monarchie à l'esprit démocratique de la nation, et pour mieux réussir ils parviennent à déchirer l'unité nationale en trois classes : de nobles, bourgeois et paysans par les privilèges allemands qu'ils accordaient à pleines mains aux habitants jusqu'alors frères et citoyens égaux devant la loi nationale, commune à tous. C'était un moment critique de la nationalité polonaise en péril. La démocratie, quoique divisée et affaiblie sous les coups de la royauté, repoussa ce-

pendant définitivement la monarchie sous Vladislas Lokietek, et détruit en souveraine, par sa législation, les privilèges allemands qui souillaient la patrie. La nation était alors sauvée; mais elle resta cependant divisée jusqu'à nos jours en trois classes distinctes, par les soins de l'ambition de ses chefs pour la monarchie. Elle conserva à sa tête la royauté titulaire de ses chefs, en un mot, tous les éléments d'une lutte intérieure continuelle dans laquelle elle ne pouvait que succomber avec le temps, car la nation n'est immortelle et puissante que lorsqu'elle se gouverne par sa volonté et laisse à tous ses membres les mêmes intérêts et les droits égaux à soutenir et à défendre dans la patrie commune, par la puissance de tous.

En attendant sa catastrophe, la Pologne du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle présente cependant à l'humanité un spectacle ravissant : elle est à l'apogée de sa grandeur, de sa puissance et de sa civilisation. La royauté de ses chefs est bridée et ne figure à la surface de la république nobiliaire que de nom, comme un débris inutile d'un vaisseau étranger brisé sur les bords de la Vistule par l'esprit national. La démocratie, quoique fatalement expulsée par la royauté de son vaste et naturel domaine du peuple, s'abrite sous le bouclier de la noblesse chevaleresque et les lumières du clergé chrétien; elle s'y organise suivant l'esprit national et règne en souveraine glorieuse sans aucun trouble ni anarchie, dans un ordre parfait et majestueux, pendant plus de trois siècles consécutifs. La tolérance religieuse, bannie à cette époque de tous les états de l'Europe, trouve alors une hospitalité fraternelle sous la domination éclairée et heureuse de la démocratie polonaise. La civilisation nationale s'élève aussi d'un pas de géant et répand ses rayons bienfaisants sur tous les peuples slaves à l'Orient, pendant que la France éclaire l'Occident. L'université de Cracovie, fondée en 1347, suivant le modèle de Paris, est le premier flambeau de civilisation de ce genre qui soit allumé sur le continent du Nord pour éclairer tous les peuples slaves et l'Allemagne elle-même, car la Bohême, l'Autriche, la Saxe et la Russie ne fondèrent leurs universités que bien plus tard. Toutes les sciences grandissent en Pologne sous le souffle brûlant de la nationalité démocratique. Aussi la Minerve polonaise rayonne-t-elle d'une lumière nouvelle et plus vive que partout ailleurs. Ici Kopernik prouve au monde savant de l'Univers : *stat lux*, et fait voir la terre pour la première fois autour du soleil; là, Janicki, célèbre poète, se fait couronner Tibulle et Catule polonais par Clément VII; ailleurs, les docteurs de Cracovie détrônent au concile de Bâle le pouvoir du papisme, jusqu'alors formidable et pesant sur le monde temporel; ailleurs encore, Hosius, cardinal polonais, préside au célèbre concile de Trente, et éclaire par ses lumières cette auguste assemblée. Je passerai sous silence des milliers d'autres célébrités dont

notre nationalité est fière. La Pologne était grande et puissante : elle s'étendait depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, et depuis le Dnieper jusqu'à l'Oder. On lui offrit encore sous Kasimir Jagellon le Bas-Empire, sous Sigismond I<sup>er</sup>, la couronne impériale d'Allemagne et le royaume de Suède, et sous Sigismond III, la Moscovie. Mais elle refusa tous ses ambitieux agrandissements auxquels elle préféra la mission sublime de sa république. Aussi a-t-elle continué, comme par le passé, de combattre le despotisme des Moscovites, des Turcs et des chevaliers Teutoniques et Porte-Glaives, et elle sauva l'Autriche, qui sait, peut-être, la chrétienté entière de la domination des Turcs.

Mais dans ces luttes, la démocratie nobiliaire s'extenua, car la Providence, ne donne jamais à aucune fraction nationale ni la puissance inépuisable, ni l'immortalité de toute la nation : la partie n'aura jamais les attributs de la totalité, C'est dans l'ordre tant matériel que moral de ce monde. La royauté des chefs électifs ne manque pas de profiter de cet affaiblissement inévitable de la nation divisée en trois classes hostiles, afin de consolider le trône et le rendre héréditaire dans leurs familles. Elle fomenta les discordes et l'anarchie par ses intrigues dans la nation pour l'affaiblir davantage, attaque d'abord sourdement, ensuite ouvertement, la démocratie nobiliaire dans laquelle elle réussit à élever une aristocratie à son usage contre l'ordre équestre, comme elle a réussi jadis à diviser en trois classes hostiles la nation composée des frères libres et citoyens égaux. Elle lutta longtemps, soutenue par les jésuites et l'aristocratie contre la démocratie nobiliaire, mais la grandeur, la puissance de la civilisation de la Pologne sont en décadence. La monarchie est imposée par les bayonnettes étrangères à l'esprit démocratique de la nation, en vertu de la constitution du 3 mai 1791; mais elle ne peut que conduire la Pologne vers le tombeau. Soutenue par les puissances étrangères dont elle a invoqué elle-même la protection contre la nation qui ne cessait de la repousser, elle se traîne à leur remorque et ne trouve rien de mieux à faire que de leur livrer la Pologne en pâture, précisément au moment où la nation se mit à les combattre en détrônant à jamais la royauté, cette source de corruption, de dissolution, de souffrances et de mort de l'état.

La monarchie était donc le tombeau de la Pologne, comme la démocratie, sa grandeur et sa puissance.

Aujourd'hui, il est libre sans doute à notre aristocratie d'idolâtrer encore la monarchie qui lui donna les privilèges pour exploiter le peuple et enterrer la patrie. Il lui est aussi libre de proclamer en exil son roi quoique sans royaume, dans la personne de son chef le prince Adam Czartoryski; tant elle se hâte de rester ce qu'elle a toujours été.

Mais, dans la période actuelle qui se déroule sous nos yeux

comme une martyrologie de notre patrie, la Pologne entière cherche de son tombeau même son salut dans la démocratie nationale. La démocratie est pour elle une raison d'être, tandis qu'elle n'est qu'une garantie sociale pour les autres nations libres et indépendantes.

Nous avons vu quelle était jadis la Pologne pendant dix siècles d'existence glorieuse. Mais aujourd'hui, qu'est-ce que c'est que la Pologne ?

La Pologne, c'est 22 millions de martyrs qui, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer Noire et depuis le Dnieper jusqu'à l'Oder, n'ont pas de patrie et brûlent du désir de combattre le despotisme pour la sauver. Nobles, bourgeois et paysans, ils se reconnaissent tous frères, égaux citoyens, comme enfants de la même patrie. Plus de privilèges de fortune ni de naissance, chez eux ! Ils désirent tous vivre libres et heureux ; l'association fraternelle sera leur forme sociale, la morale chrétienne leur âme, la souveraineté du peuple leur garantie réciproque, la solidarité leur lien social, l'instruction et le travail leurs moyens, la démocratie leur gouvernement, l'amour de la patrie leur puissance, et le bonheur commun leur but. La Pologne comprend que toutes les nations sont sœurs, tous les hommes sont frères. Plus de haine ni de lutte entre les nations, les peuples et les hommes excepté quand on est oppresseur ou soutien du despotisme : dans ce cas seul, les nations, les peuples et les hommes doivent défendre les opprimés, car les oppresseurs sont toujours ennemis du genre humain, et, comme tels, doivent périr sous les coups de la solidarité du monde. C'est la foi politique de la Pologne entière, excepté son aristocratie seule ; mais cette caste est si peu nombreuse, elle n'a rien de polonais, ni dans son esprit, ni dans sa poitrine ; si elle n'est pas une nullité, du moins elle doit être rangée parmi les ennemis de la liberté du monde. La Pologne est donc amie, aussi bien des peuples russe, prussien et autrichien que de tous les autres, et elle ne veut combattre que leurs gouvernements, autant pour son propre bonheur que dans l'intérêt des peuples eux-mêmes. Ce sera une lutte de la liberté des peuples, ou de la démocratie européenne contre le despotisme autrichien, prussien, moscovite et tout autre. La question polonaise, c'est donc le problème de tous les peuples. Ainsi posée, elle ne comporte que deux solutions : Ou la Pologne meurt ou elle triomphe, et il n'y a pas d'autre manière de la résoudre, quand on a à choisir entre la vie et la mort. Si elle meurt, le despotisme moscovite deviendra puissant sur le cadavre de la nationalité polonaise, qui cessera de réchauffer la liberté slave de son souffle ardent. Alors il passera sa main de fer sur toutes les nationalités slaves, aujourd'hui encore distinctes dans la domination autrichienne, prussienne et la suzeraineté turque, les enchaînera dans un seul anneau de

L'empire slave, réduira ainsi l'Autriche et la Prusse à leurs plus simples expressions primitives, puis brisera d'un seul coup de crosse l'empire ottoman, et enfin ce colosse, posant un pied sur la Méditerranée et l'autre sur la mer Baltique, pesera de tout son poids sur les petits états de Prusse, d'Autriche, d'Allemagne et d'Italie. Mais alors que deviendra l'Occident le plus reculé de l'Europe ? Il courbera aussi sa tête, aujourd'hui fière, sous la baguette russe et exécutera les *byt posiemu*, je veux dire les *ukazes* du czar. Or, l'Europe entière sera alors cosaque, comme l'a bien dit Napoléon. Ce n'est pas une exagération pour celui qui connaît la politique russe immuable et le besoin incessant de cet empire de lutter constamment et tout envahir. La mort de la Pologne serait donc le tombeau de la liberté du monde pour bien longtemps.

Si au contraire la Pologne triomphe, l'Italie, la Hongrie, l'Allemagne, la Turquie, même le duché d'Autriche et le margraviat de Brandebourg, ainsi que tous les pays slaves, sans excepter la Russie elle-même, trouveront leurs raisons d'être et l'indépendance entière de leurs nationalités sacrées et indivisibles. La France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal auront les mêmes garanties. Or, l'Europe sera essentiellement libre et ne formera qu'une seule grande famille, ou fédération générale des peuples fraternels. La paix sera alors assurée naturellement, et sans se soucier le moins du monde de cet équilibre que l'on est obligé d'invoquer aujourd'hui constamment, parce qu'on a à balancer les forces contraires et hostiles des nations armées les unes contre les autres pour soutenir, non pas leurs intérêts, mais les rivalités des dynasties. Le triomphe de la Pologne, c'est la liberté de l'Europe !

Mais admettons que ni l'Europe, ni nos alliés naturels ne comprendront la cause polonaise pour prendre une part active dans son triomphe. La Pologne a droit et raison de croire qu'ils resteront au moins indifférents à la liberté aux prises avec le despotisme sur les bords de la Vistule, et que s'ils y prenaient part en vertu de l'ordre du plus fort, ils ne montreraient pas plus de courage pour soutenir le despotisme que pour défendre la liberté. Dans ce cas extrême, la Pologne peut encore mettre sous les armes une armée formidable des défenseurs courageux, animés de l'amour sacré de la patrie, et combattant sous le drapeau de la liberté du monde. Or, il n'y a pas sur la terre de puissance que l'on ne saurait briser avec un tel levier. La France révolutionnaire en a bien donné l'exemple glorieux contre la coalition de l'Europe. Il est permis de croire que la Pologne saura l'imiter dans sa lutte. Advienne que pourra, elle se prépare à cette lutte. Nos ennemis le savent depuis longtemps ; il fallait le dire à nos amis.

La France ce foyer rayonnant de la civilisation du monde, de grandeur civique et de fraternité du genre humain, compren-

dra la Pologne. C'est elle qui l'honore aujourd'hui du titre glorieux de sœur cadette, et ce n'est pas sans raison; car la parenté n'est pas controuvée, ni hasardée, mais historique, sinon de races, du moins d'esprit généreux, de cœur noble et de mission chrétienne ou démocratique, ce qui est, certes, plus beau et plus glorieux. Elle date du temps le plus reculé et a passé par le baptême de sang et tant d'épreuves de dévouement, qu'elle est désormais sacrée et inviolable.

Nous ne remonterons pas au X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, où nous pourrions cependant rencontrer dans notre pays des français sur les sièges épiscopaux ou dans la littérature nationale. Nous n'insisterons pas non plus, ni sur les rapports religieux, civilisateurs et politiques des deux pays dans le cours des siècles postérieures, ni sur ces alliances que contractaient de temps à autre leurs chefs, ni même sur la sympathie polonaise exprimée par la volonté nationale pour la France, dans l'offre de la couronne polonaise au prince Henri de Valois, duc d'Anjou; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de citer ici ces noms glorieux : Dombrowski, Kniazewicz, Poniatowski et Pierre Wysocki. Ils rappelleront à la France les services que la Pologne lui a rendus, en lui sacrifiant son propre avenir, dans les campagnes d'Italie, d'Allemagne, de Moscou et de notre dernière révolution, dont nous célébrons aujourd'hui le souvenir. Les trésors immenses dépensés par nos pères, le sang polonais versé sur tant de champs de bataille et la mort de milliers de nos frères, dans l'intérêt de la France, ce sont, Messieurs, nos titres de parenté, sinon à votre sympathie égale, du moins à votre souvenir. La France ne les oubliera jamais.

Déjà elle a pris une part active dans notre première guerre de l'indépendance nationale. Des officiers français les plus distingués y brillèrent, autant par leur héroïsme que par la science militaire; entre autres: Choisy, Kellermann, Charlot, Sallans, Després, Galibert, et à leur tête les généraux Dumourier et Viomenil.

Dans notre dernière révolution nos frères de l'Occident voulurent nous tendre la main fraternelle. Mais on sait où a expiré leur sympathie avec la motion grandiose du général Latourque, de mémoire aussi chère que vénérable. Il y avait cependant quelques-uns d'entre eux qui parvinrent à combattre à côté de nous le despotisme russe, ou à porter à nos frères le secours de la science médicale. Ce sont entre autres: le colonel Le Gallois, de Suavre, de Montebello, Antomarchi, Brandin, Brière de Boiesmont, Sedillot et Chambrais. Honneur et reconnaissance à ces braves et généreux défenseurs de notre cause nationale! La Pologne recueille religieusement ces noms glorieux, pour les vouer à la gratitude éternelle de ses enfants.

Aujourd'hui, c'est encore la France qui nous accorde une hospitalité fraternelle et nous invite comme ses propres enfants au banquet de la vie sociale. De sa tribune éloquente ainsi que de ses presses chaleureuses tombent aussi de temps à autre les paroles de feu en faveur de notre malheureuse patrie. N'importe, que la coalition de nos ennemis n'en tienne aucun compte, qu'elle condamne la Pologne à la mort, même dans son dernier vestige, comme si elle pouvait atteindre son âme immortelle; qu'elle déchire enfin ce traité de Vienne qui ne faisait que compliquer et embrouiller la question polonaise, et qu'elle jette ses lambeaux à la face du monde pour récompenser l'Autriche du dernier carnage de nos frères en Gallicie; — la protestation cordiale n'en restera pas moins un appel puissant à un grand acte de vengeance.

La Pologne, aujourd'hui résignée et calme, comme un saint martyr, souffre et écoute, se prépare et ne dit rien; demain peut-être protestera-t-elle aussi; mais ce sera par le feu et le sang. La France, que fera-t-elle alors? — C'est son problème.

## Discours de M. Jules Guiberteau.

*Professeur d'histoire à l'école supérieure.*

Le progrès s'accomplit suivant des lois nécessaires: les prévisions humaines ne peuvent rien contre lui. Plus ceux qui tentent de l'arrêter se croient assurés du succès, plus ils sont près de leur défaite. L'idée, l'idée insaisissable est derrière eux qui les menace et les presse; les persécutions des tyrans sont un hommage qu'ils lui rendent, et la victoire qu'ils espéraient est remplacée par une nouvelle ardeur communiquée aux âmes généreuses.

Voyez, malgré les résistances implacables des ennemis du genre humain, quelles transformations merveilleuses a subies le monde moral! Qui oserait aujourd'hui nier ouvertement l'idée de perfectibilité indéfinie et de solidarité universelle? Qui oserait nier que nos âmes soient animées de nouvelles passions, inconnues à nos pères? Les grands mots de liberté et de patrie, qui nous font tressaillir, et qui ont la puissance d'exciter immédiatement en nous l'amour de l'idéal, retracent-ils à nos esprits les mêmes images qu'aux esprits d'autrefois? La Liberté, ils l'appelaient jouissance exclusive de tous les droits pour quelques-uns; et nous, nous l'appelons droit imprescriptible qu'a tout homme de développer toutes ses facultés physiques, morales et intellectuelles, sans nuire au développement des facultés des autres hommes; la patrie qu'ils appelaient possession exclusive de tous les biens; et nous, nous l'appelons communauté des âmes dans un même avenir.

Nous avons donc des sentiments, des passions, des *amours* que n'avaient point les hommes du passé; et voilà pourquoi,

malgré quelques disparates choquants, j'ose dire que la génération présente vaut mieux que celle qui l'a précédée.

Rendons-lui justice pourtant, c'est au souffle de cette génération puissante que ces sentiments ont pu éclore ; c'est cette génération de Titans, qui, prenant en main la cause du droit, l'a portée triomphante un moment dans toute l'Europe !

Parce qu'aujourd'hui le crime insolent paraît heureux, jouissant en paix de ses infamies ; parce que je ne sais quelle puissance mauvaise semble poursuivre en tous lieux l'innocence et la vertu, faut-il douter de Dieu, croire qu'il n'est pour l'humanité nulle espérance d'un avenir meilleur, et nous croisant les bras, nous asseoir désespérés sous notre tente veuve de l'Espérance ? Gardons-nous de cette pensée. Nous avons le temps devant nous ; nos individualités existent dans le temps, mais l'humanité est *éternelle* (quoi qu'en disent les sophistes). De même que dans le monde matériel pas un atôme ne se perd, de même dans le monde moral pas une idée n'est inféconde ; et toute idée philosophique devient principe d'action. L'idée peut s'obscurcir un moment, cachée sous les scories du vice et de l'infamie, comme la parcelle d'or mêlée à la gangue ; mais celle-ci, par le travail de l'homme, se manifeste brillante et lumineuse ; ainsi de l'idée. Ce qu'il nous faut pour propager nos idées, c'est d'abord abstraire nos âmes du milieu immoral, où nous sommes placés, c'est de garder, en attendant le temps d'agir, nos âmes libres et sereines. Les idées que vous venez d'émettre ne sont pas perdues ; cette semence n'est pas tombée sur une terre inféconde, car vous êtes sur la terre de France, que partout on proclame l'espérance du monde ! — Vos vues d'avenir, vous les transmettez par la parole, nous les transmettrons nous-mêmes à nos enfants, et nos gémissements et nos larmes en doubleront la puissance ; en sorte qu'un jour, nos fils comme les vôtres, portant sur leurs épaules tout ce fardeau de misères et de souffrances, toutes ces iniquités à venger, toutes ces souillures à laver, se leveront invincibles pour revendiquer et faire triompher définitivement la cause de la liberté et de la justice.

Alors votre patrie et la nôtre, patries du dévouement et des sacrifices, vraies Niobé des nations, celles-là, puisqu'à toutes les époques la Pologne s'est dévouée pour sauver le territoire européen, et la France pour propager l'idée ; votre patrie et la nôtre pourront, dans un embrassement fraternel, mêler toutes les nations à la sainte cause du progrès indéfini.

## Discours de M. Stanislas Bratkovski.

Citoyens français,

La Pologne subit sa mort géographique au dénouement d'une insurrection armée et au début d'une réorganisation sociale.

«Le démembrement de notre pays, qui eut lieu dans un moment si décisif et si plein d'avenir, ne ressemblait donc pas, dit un historien, à la dissection d'un corps mort ou mourant, mais bien à la dissection d'un être vivant dont le dernier moment fut celui de sa régénération.» Le sol polonais fut partagé, mais rien que le sol, ce qui constitue l'esprit de la nation fut sauvé.

Ceci nous explique, Messieurs, pourquoi la Pologne, forte de cet esprit, n'a pas cessé depuis 74 ans de courir aux armes pour reconquérir son existence politique.

L'indépendance de notre patrie importe aussi à l'Europe.

La Pologne, sur les bords de la Vistule, incorporée à la Russie, étend l'influence de cet empire à la Prusse et à l'Autriche; par les Slaves; sous la domination de ces deux monarchies, elle consolide cette influence dans toutes les autres cours de l'Europe.

Les publicistes sont d'accord que, de l'indépendance de la Pologne et de l'intégrité de son territoire, dépendent l'avenir des Slaves, le sort de la civilisation européenne, la liberté du centre et de l'Occident de l'Europe. Mais tous ceux qui ont étudié la question orientale, qui savent assigner à la cité des Solimans un rôle immense dans l'avenir, ont sans doute pu soupçonner qu'un jour Constantinople, cette future capitale du monde, pourrait bien être confisquée au profit exclusif des czars. Aussi, c'est encore de la Pologne libre et dans ses anciennes limites que dépend l'intérêt de l'Europe en Orient, son intérêt matériel, politique et social.

Les frontières actuelles de la Russie, poussées si avant dans le Midi, ses ports et ses colonies sur le bord de la mer Noire, de la mer Caspienne, ne constituent pas encore l'entier développement de ses conquêtes dans cette contrée. Le dernier mot de ses envahissements de ce côté, ce qu'elle a tant de fois fait pressentir aux sultans, n'est rien moins que Constantinople. Voilà la route que la politique de Pierre-le-Grand a tracée à la Russie. Sur cette route, la Pologne indépendante seule peut empêcher les czars de faire un pas.

La Russie, par la Pologne, talonne la Turquie; par la Pologne, elle gouverne en Moldavie et en Valachie; mais ce n'est qu'après avoir dénationalisé et s'être approprié entièrement la Pologne, qu'il lui serait possible de se déployer plus largement dans la direction oriento-méridionale.

La Porte-Ottomane, dans les agressions ouvertes comme dans les interventions amicales moscovites, plus dangereuses que la guerre, a déjà plus d'une fois éprouvé l'effet de notre chute.

Ainsi, Messieurs, les tendances de la Russie, si contraires aux intérêts de la liberté et de la civilisation de l'Europe, au centre, en Occident et en Orient, font de la question de l'indépendance de la nation polonaise une question européenne,

Notre cause est la cause de tous les peuples. Cependant, dans l'état actuel de choses, nous ne devons pas compter sur l'assistance armée d'aucun d'eux.

La Pologne est heureuse, elle est fière, Messieurs, de votre sympathie. Les paroles de protestation que vous faites entendre en sa faveur du haut de votre tribune, les marques d'une affection toute fraternelle que vous lui prodiguez dans la presse, dans les riches demeures comme dans les chaumières, elle les enregistre toutes, pour vous les reconnaître un jour. Elle n'oubliera ni l'obole de vos prolétaires, ni cette sainte prière qu'une pieuse institutrice faisait réciter naguère tous les jours à ses élèves, pour la résurrection de la Pologne. Toute parole sympathique venant de vous fait tressaillir cet immense cimetière politique. **D.**

Mais parmi les peuples que la Pologne assistait jadis de son bras et de ses ressources, les uns aujourd'hui ont besoin de la paix, pour continuer la noble tâche d'enseigner le monde ; — les autres portent le joug.

Les uns ne doivent pas être distraits de leurs grands travaux, les autres n'attendent peut-être qu'un encouragement, qu'un exemple de la Pologne, leur ancienne suzeraine.

Pour revivre, nous ne devons donc compter que sur nous-mêmes. La Pologne, destinée à unir à elle et à protéger comme jadis les races de sa souche, doit leur présenter une idée nette et positive de leur émancipation ; mais avant, elle doit se relever elle-même et donner la preuve de sa force et de l'excellence de sa politique.

Son avenir, ni l'accomplissement de sa tâche ne dépendent d'aucune combinaison diplomatique, d'aucune intervention, d'aucun conquérant étranger.

Celui qui est mort à Sainte-Hélène, votre idole et la nôtre, nous a appris le premier combien il est peu rationnel et politique de chercher à vivre par la grâce d'autrui, quand on est Pologne.

Mes pères ont contribué pour leur part aux succès de Napoléon. — Quand Napoléon vainqueur arriva sur les bords de la Vistule, le czar Alexandre prononça ces paroles mémorables : « Je prévois le sort de la Russie. Le moment approche où il faudra faire ses adieux à l'Europe et saluer les steppes de l'Asie. » Napoléon, cependant, ayant vaincu le czar presque sans batailles sur le territoire polonais, raya la Pologne du rang des nations, effaça son nom et, comme pour en détruire les traces, il appela duché de Varsovie quelques-unes de ses provinces, et s'en alla à Moscou chercher la triste fin de sa glorieuse carrière.

Ne croyez pas, Messieurs, que nous voulions, par des reproches puérils, ternir la gloire ou porter un jugement téméraire sur les actes de ce grand homme de génie dont la mémoire est vénérée dans le monde entier. Mais l'homme, petit ou grand,



ici-bas a une mission quelconque à remplir. Cette mission accomplie, il ne peut aller au-delà; il s'annihile et meurt. L'homme ordinaire, ayant rempli sa carrière sans s'en douter quelquefois, meurt en laissant quelques conseils à ses fils. L'homme de génie ayant accompli sa destinée avec éclat, avant de rendre le dernier soupir, laisse pour adieux à l'humanité un enseignement qui devient la boussole des générations à venir.

Or, la mission de Napoléon, c'était de faire connaître à l'Europe la force et l'unité politique de la France. Il a rempli cette mission avec toute la grandeur d'un César. L'Europe a vu de près la France, représentée par son héroïque armée, et la France y a conquis plus que des provinces : elle y a conquis les cœurs et l'estime des nations. Napoléon leur a montré comment on doit défendre et sauver sa patrie ; mais il n'a pas été appelé à en défendre et à en sauver d'autres que la sienne.

Cette mission accomplie, Napoléon, de grand guerrier qu'il était, devient père de famille — ensuite philosophe ; et alors, plus grand dans son malheur que dans sa gloire même à Austerlitz, avant de mourir il lègue au monde quelques avertissements :

*Dans cinquante ans, l'Europe sera libre ou cosaque.*

*La question polonaise est la clef de la voûte.*

Voilà les paroles de Napoléon.

Si, en effet, la question polonaise est la clef de la voûte dans les affaires de l'Europe, il faut donc que la Pologne soit indépendante et libre pour que les BaschQUIRES ne viennent pas abreuver leurs chevaux dans les lacs de Genève, dans les eaux du Tibre ou de la Seine. Si la Pologne ne doit secouer son joug qu'avec ses propres forces, si elle a assez de sentiments de patriotisme et de dévouement pour entreprendre une telle œuvre, a-t-elle assez de ressources matérielles ?

Voyons quelques chiffres statistiques.

Sur une étendue de 27,860 lieues carrées, la Pologne compte 22,267,000 habitants, dont 10,000,000 d'hommes. En réservant 7,000,000 pour la vieillesse, pour les soins domestiques, industriels, administratifs et autres, il reste 3,000,000, de 18 à 45 ans, capables de porter les armes.

Quelle levée en masse formidable ! dès qu'on pourra, à l'heure convenue, faire agir sur tous les points de notre sol cette armée si facile à créer au nom de la patrie et de la liberté, mais de la liberté pour tous !

Dans les chiffres de 3,000,000 d'hommes propres à la guerre, 400,000 sont actuellement forcés de servir dans les rangs de nos ennemis. 400,000 hommes bien disciplinés, équipés et armés, dont la persévérante et indomptable propagande fera son profit.

La Pologne a été appelée jadis, le grenier d'abondance ; elle a du pain, elle a du fer.

A défaut des armes à feu, elle aura des faux pour ses redoutables faucheurs, et des piques pour ses lanciers intrépides.

Puis, elle a des arsenaux, des fabriques d'armes qu'elle pourra reprendre sur l'ennemi.

La Pologne paie 300,000 de francs environ par an à la Prusse, à l'Autriche et à la Russie; du moment où elle ne voudra plus payer, elle aura assez d'argent pour soutenir son refus les armes à la main.

Ainsi, pouvant disposer, au jour du réveil de notre patrie, de ces forces et de ces ressources à l'appui d'une grande idée, de sa régénération, nous ne nous berçons pas d'illusions chimériques, ni nous ne cherchons à en imposer à l'Europe en lui répétant sans cesse cet éternel refrain de notre peuple, qui devine d'instinct sa vitalité et sa force : « La Pologne ne périra pas. »

Quant à nos ennemis, et nos ennemis ce ne sont pas les nations proprement dites (et qu'à contre-cœur nous sommes encore obligés de confondre avec ceux qui les conduisent à leur honte et à la honte de l'humanité), quant à nos ennemis, vous savez, Messieurs, ce que la Prusse est devenue à Iéna, vous savez ce qu'aurait pu devenir l'Autriche, à Vienne, sans l'assistance de nos pères et du vaillant Sobieski; ce qu'elle aurait pu devenir au commencement de ce siècle sans le mariage de Napoléon. Vous savez ce qu'est devenue une armée russe de 150,000 hommes sur les champs de Grochow, de Dembé, d'Ostrolenka; ce que sont devenus ceux commandés par Diébischt, les lions de Wara et les héros des Balkans.

Et la Pologne?...

La Pologne, Messieurs, lacérée et désarmée, n'est pas vaincue! Elle vit malgré la perte de son indépendance. Son sang coule sur les champs de bataille ou sur l'échafaud; ce n'est donc pas un cadavre!

Que de fois, depuis 70 ans, elle a secoué le joug étranger! Si elle ne l'a pas brisé, c'est qu'elle ne l'a pas su!

Oui, « nous n'avons pas su; » c'est là la véritable expression, a dit notre illustre et regrettable historien, Maurice Mochnacki, le seul homme en Pologne qui, en 1830, comprenait la révolution de novembre. « Nous pouvions, mais nous ne savions pas, » dit-il. Une nation peut tout, mais elle ne sait pas tout. Jusqu'à la révolution dont nous célébrons l'anniversaire, l'histoire de nos insurrections a été peu connue dans le pays. Chaque levée de boucliers étant suivie d'une oppression nouvelle et chaque fois plus pesante, un nouvel esclavage se hâtait avant tout d'effacer le souvenir des événements récents. Rarement la presse, par fragments à peine, jamais complètement, le plus souvent en secret, ou dans des langues étrangères, les arrachait de l'oubli pour quelques années. Les hauts faits, les grands dé-



278-855

voûments, à côté des grandes fautes gouvernementales et des crimes des individus, passaient sans écho. Aussi, les fils ne pouvaient pas connaître les actes de leurs pères. Arrivés à l'âge viril, comme eux ils saisissaient les armes pour délivrer la patrie; mais ils ne pouvaient pas mettre à profit l'expérience, les malheurs, les illusions décevantes de leurs pères.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, Messieurs. Les réfugiés polonais, entrés sur votre sol hospitalier, à peine eurent-ils secoué la poussière du voyage, se livrèrent à l'étude et ouvrirent immédiatement une discussion organisée, discussion orageuse, il est vrai, mais éminemment utile. L'histoire, les institutions, les vices, les préjugés, les vertus de leur nation, sa mission dans le monde, tout fut approfondi. Peu à peu ils découvrirent la cause de ses malheurs, de ses efforts inouïs, toujours sans succès; et, à l'heure qu'il est, ils croient avoir trouvé le secret de la résurrection de leur patrie.

Si cette lumière sur les affaires de notre pays ne nous vient pas de vous, elle nous est venue parmi vous. Ce n'est qu'en exil, Messieurs, que nous avons connu la liberté de la presse et de la parole; de cette liberté, nous en avons profité largement dans l'intérêt de notre patrie, et rien que dans son intérêt. Notre prochaine guerre d'indépendance, la prochaine organisation sociale et politique de la Pologne auront besoin d'hommes spéciaux; aussi il n'y a pas en France une seule faculté des sciences, une école des arts et métiers, où quelque réfugié polonais ne soit admis, dans la prévision de pouvoir un jour être utile à son pays.

La grande question sociale qui se pose fatalement devant le XIX<sup>e</sup> siècle, est sans contredit l'organisation du travail et de la propriété. La solution de ce problème, que chez vous les uns poursuivent sans le résoudre, et dont les autres croient avoir résolu et demandent de le prouver; la solution de ce problème occupe aussi les réfugiés. Nous savons, Messieurs, que le paysan polonais, proclamé l'égal de tous, devenu propriétaire, ne doit pas être abandonné à la merci de son ignorance, du morcellement agricole et de l'isolement social.

Mais, avant tout, la Pologne a besoin d'hommes de guerre. Vous connaissez l'histoire de plusieurs de vos généraux; ils portaient dans leur giberne le bâton de maréchal de France. L'action découvre les grands capitaines; qui saurait les désigner à l'avance? Cependant, la science militaire doit venir en aide, épurer, fortifier, armer et rehausser la vocation de nos futurs défenseurs. Dans ce but, les réfugiés ont trouvé accès même dans les écoles militaires de l'état.

Nos élèves de l'école de Metz, secondés d'un général distingué, M. Fr. Schneydé, et de quelques officiers de mérite de la dernière guerre, sont aujourd'hui professeurs dans l'école militaire polonaise, fondée à nos frais à Paris; d'autres se préparent à l'école d'état-major.

A Paris, nous avons aussi une institution polonaise, sous les auspices de l'Université de France, jouissant des mêmes privilèges que les écoles françaises, et sous la direction immédiate du général Dwernicki, preneur de canons, illustré à la bataille de Stoczek et de Boremla. Dans cette institution, nos jeunes compatriotes apprennent ce qu'il est défendu d'apprendre publiquement dans leur patrie : l'histoire, la langue de leurs pères et l'amour de la Pologne. Tous, ils sont fils de réfugiés, presque tous eux-mêmes nés en exil ; ils sont cent-vingt. Cette pépinière de patriotes élevés dès leur bas âge, dans un esprit de nationalité et façonnés au courage civique, formera un jour un bataillon sacré.

C'est ainsi que nous nous efforçons d'employer notre temps en exil. Parmi nous tout s'instruit, se développe, grandit, se prépare ou est prêt. Que nous importent alors, quelques mécomptes, quelques déceptions personnelles, quelques souffrances privées. Nous ne vivons pas pour nous.

Voilà, Messieurs, ce que nous devons à la France, qui a bien voulu seconder nos efforts ; ce que nous lui devons, grâce à son état social, à son esprit public, grâce à la grandeur de son sentiment, de la dignité humaine et de la solidarité des nations, grâce aux rapports intimes, providentiels qui nous unissaient dans le passé, et que l'avenir est appelé à rendre plus intime et plus précieux encore.

Cet avenir n'est peut-être pas si éloigné !

Vous connaissez, Messieurs, les événements qui ont eu lieu à Cracovie au commencement de cette année. Vous savez, ou du moins il est bon que vous sachiez tous, que cet événement n'est que l'effet d'un soulèvement partiel, dont les chefs n'ont pas reçu à temps le contre-ordre du gouvernement national. Si ce gouvernement existe, et comment il existe ? Demandez plutôt à votre compatriote, M. Cyprien Robert, il me semble le mieux renseigné. La révolution polonaise n'a pas combattu, elle n'est donc pas vaincue, n'en déplaît aux détracteurs, s'il y en a.

Cependant, ce qu'à Cracovie on a proclamé en prenant les armes, est l'expression fidèle de la pensée nationale, et par conséquent, ce seul et unique fait dans les événements doit être attribué à la nation. Le reste n'est qu'un épouvantable contre-temps.

Les paroles que Cracovie prononça le 22 février dernier dominèrent l'Europe. Mais ceux qui prononcèrent ces paroles, la Prusse les jeta dans les fers ; la Russie les fit périr sur le gibet ; l'Autriche, armant d'un couteau les insensés fratricides, leur fit noyer dans le sang leurs propres émancipateurs !

Un deuil immense, une douleur profonde, s'étendirent sur toute la nation, mais personne ne douta, personne ne perdit courage !

Les cachots de notre patrie sont devenus depuis longtemps le respectable asyle du martyr ; le gibet, l'arbre sacré du dévouement, devant lequel le peuple se découvre et tombe à genoux sous les yeux des despotes. Huit cents gentilshommes égorgés sont allés rejoindre leurs frères, massacrés à Fischaü, expirés sous le knout à Cronstadt, enterrés vivants dans les plaines de Varsovie. Mais au milieu de ce carnage, de ces turpitudes, de ces horreurs, la Pologne fit entendre sa sainte voix, et dicta aux générations présentes et à venir son ultimatum, loi fondamentale, loi vivante de la nation.

Point de privilèges ; nous sommes tous frères : à tous le fruit de notre sol, à chacun selon ses œuvres.

Huit cents gentilshommes sont morts en déchirant leurs parchemins. Plusieurs autres expient, dans la citadelle de Varsovie, le crime d'avoir voulu supprimer la corvée et donner la propriété aux paysans.

Le monde est donc averti ; la Pologne est démocratique, elle est démocratique selon Dieu et son Évangile, non pas comme jadis dans une seule caste, mais dans tout son peuple. Point d'aristocratie de naissance ni de fortune. La Pologne est chrétienne : le premier entre tous sera le serviteur de tous. Elle promet à ses fils un bonheur tel qu'on n'en a jamais vu sur la terre.

Ceux qui croient encore que la Pologne est morte, vivront assez pour reconnaître *leur erreur*.

Dans l'intérieur, ses forces augmentent. Ses propres ennemis semblent conspirer pour elle, contre eux-mêmes. Le satan autrichien, après avoir fait assassiner les nobles de la Gallicie, renvoie les paysans à la corvée à coups de bâton. Ceux-ci commencent à voir clair dans leur conscience et dans leur raison. Ils ont eu horreur du sang répandu ; ils ont senti dans leur âme le remords des fraticides et des traîtres à la patrie. Aussi, si aujourd'hui ils maudissent les infâmes soudoyeurs de l'Autriche et refusent de leur obéir, demain ils tourneront contre eux le couteau dont ils les avaient armés eux-mêmes.

A l'extérieur, le traité de Vienne, que nos bayonnettes ont déchiré à Grochow à l'heure qu'il est, déchiré officiellement par la prise de Cracovie, double nos forces. Tout prétexte du respect au droit que l'Europe s'est arrogé malgré et contre nous, disparaît. Les cabinets de l'Europe occidentale sont désormais libres de tout engagement envers les spoliateurs du Nord. S'il est de leur honneur, il est aussi de leur intérêt de rester au moins neutres dans le débat entre la Pologne et ses ennemis !

Encore quelques mots, Messieurs.

Nous avons parmi nous, à Nantes, présents à cette réunion, des compatriotes, anciens porte-enseignes ou étudiants de

Varsovie à qui nous devons la journée du 29 novembre. Ils sont tous condamnés à mort et attendent avec impatience le jour où ils pourront faire casser cet arrêt du czar sur un autre champ de Lazienki ou dans un autre Belweder. Je ne les nommerai pas pour ne pas blesser l'austère susceptibilité d'hommes dévoués qui ont rempli un grand devoir envers leur patrie. Qu'ils reçoivent du moins notre hommage dans la personne de leur chef, loin de nous aujourd'hui.

Pierre Wysocki, chef de la conspiration qui donna le signal de la révolution de novembre, fut fait prisonnier dans la redoute de Wola, pendant le siège de Varsovie. Guéri de ses blessures et conduit à Saint-Pétersbourg, on l'y retint jusqu'à 1834. Condamné ensuite aux travaux forcés en Sibérie, on l'envoya aux mines de Nerchensk. Là il trouva beaucoup de polonais. Il ne porta pas de chaînes comme les autres condamnés politiques; on voulait sans doute éprouver le prisonnier. En 1835, bientôt après son arrivée à sa destination, Wysocki résolut, de concert avec quelques-uns de ses compatriotes, de se sauver par la fuite. Un paysan russe se chargea de leur faire traverser la rivière, dont je ne sais pas le nom, et de leur servir de guide. Une nuit, à l'heure convenue, ils partirent. Le paysan les ayant débarqués sur un îlot, les laissa là, en prétextant qu'il fallait d'abord voir seul si quelque danger ne les menaçait pas de l'autre côté de la rivière. Les fugitifs, trompés par la bonhomie et la franchise jouées dont l'astucieux paysan moscovite est seul susceptible, le laissèrent prendre le large. Le paysan se rendit aussitôt pour avvertir le surveillant; celui-ci, avec une force armée suffisante, entoura l'îlot. Trahis et assiégés de toutes parts, nos compatriotes voulurent se défendre; mais, en petit nombre et sans armes, ils furent terrassés, garottés, amenés à Nerchensk et jetés dans les cachots.

Une commission envoyée pour instruire l'affaire, rendit bientôt son arrêt. Wysocki fut condamné à recevoir quinze cents coups de bâton. Il survécut à cette torture et fut guéri. De Nerchensk on l'envoya ensuite plus avant vers l'Orient, à Akatui, où il est employé aux travaux des constructions d'une nouvelle forteresse.

On dit qu'il travaille avec une extrême ardeur, comme s'il cherchait dans la fatigue et la souffrance physique l'oubli de ses peines morales. Il ne se lie avec personne et ne parle point. Après le travail il se renferme dans sa hutte, et ainsi il traîne sa vie de martyr dans la fatigue, le silence et l'isolement.

Noble pénitent! nous comprenons ton sublime mutisme. Il nous semble assister au chevet de ton lit, et recueillir les rêves de tes longues nuits; il nous semble surprendre le sens de tes méditations, pendant les laborieuses heures de tes journées. Le 29 novembre 1830 tu tenais dans tes mains l'in-

dépendance, la liberté, le salut de la Pologne, tu les laissais tomber en d'autres mains, où indépendance, liberté, salut, sont devenus exil, torture, esclavage. Chef d'une conspiration formidable tu n'avais voulu être que soldat, tu ne croyais devoir assigner d'autre rôle aux conjurés que l'abnégation et la mort pour la patrie. L'histoire de la révolution, les quinze ans d'esclavage qui l'ont suivi, ton propre martyr, l'ont appris qu'en politique *l'abnégation n'est pas toujours une vertu*. Cet enseignement que tu nous envoies du fond de la forteresse de l'Akatui ne sera pas perdu pour la génération des conspirateurs qui s'avance. Dieu aidant, nous te révèrons encore dans les rangs nationaux, riche de tout ton ancien amour pour la patrie, et enrichi des méditations du proscrit.

Inclinons-nous, Messieurs, devant le forçat de Sibérie, premier héros de notre révolution et son premier martyr !

Citoyens français !

Je ne finirai pas sans vous prier d'agréer nos sincères remerciements d'avoir bien voulu, en honorant de votre présence cette réunion, nous fournir l'occasion solennelle de vous exprimer tout ce que nous avons depuis quinze ans recueilli dans nos cœurs de sentiments de vive gratitude pour la France. Pendant quinze ans nous avons célébré ce saint anniversaire entre famille, entre proscrits. Le nom de la France y a été béni comme aujourd'hui, comme toujours ; mais si par le respect dû à l'hospitalité nous savons nous tenir à l'écart de tout débat politique dans votre pays, nous avons aussi toujours applaudi à votre progrès, à votre supériorité sociale dans le monde ; nous avons embrassé dans un seul et égal amour tout citoyen français. Pourrions-nous douter après quinze ans d'exil que vous nous avez rendu si facile, pourrions-nous douter que vous nous avez reconnu le droit de cité dans vos cœurs et que les exilés ne sont pas hors de leur cercle de famille quand ils s'adressent aux Français pour leur parler de leurs espérances et leur rendre compte du temps passé parmi eux !

Nous sommes heureux, si nous avons pu vous faire partager nos vues et les espérances qui sont pour nous des certitudes. Heureux, cent fois heureux, si votre généreuse sympathie, dans les limites des moyens conformes à votre mission et à vos intérêts, daigne approuver et seconder nos efforts.

Le temps approche, Messieurs. Le XIX<sup>e</sup> siècle aura bientôt parcouru ses premiers cinquante ans. Un demi-siècle d'épreuves laborieuses et pénibles doit finir pour l'Europe par une crise qui va la régénérer et l'organiser selon les vues de Dieu. En quoi consisterait en effet le progrès des nations et leur solidarité éternelle, si elles ne tendaient pas ensemble vers la constitution d'une unité religieuse, politique et sociale ?

La voie est toute tracée : pacifique pour vous, pour nous sanglante. Vous y marcherez peut-être sans secousse, sans souffrance, nous aux prises avec la mort et sur les cadavres. Mais si les conditions ne sont pas les mêmes, notre but est le même. Semez la science de la vie, nous la ferons féconder.

## Discours de M. Guépin.

Après avoir rapidement analysé les discours qu'on vient de lire, M. Guépin continue en ces termes :

Il ne s'agit plus seulement pour vous, Polonais, d'opposer l'audace et le dévouement à la cordiale entente de vos ennemis, des bras vigoureux quoique mal armés à leur puissance matérielle, votre héroïque énergie à leurs tortures ; hommes politiques, vous comprenez la nécessité de jeter au milieu d'eux les questions les plus brûlantes du socialisme. Nos cœurs et nos vœux, croyez-le bien, suivent avec anxiété ce drapeau sur lequel vos nobles radicaux ont écrit : Plus de corvées, plus de serfs, élévation des paysans à la propriété, gouvernement des Polonais par les Polonais, des Hongrois par les Hongrois, des Bohêmes par les Bohêmes, des Allemands par les Allemands, des Italiens par les Italiens.

On dira peut-être que vous êtes des insensés, que votre persistance est une folie ; mais n'est-ce pas la sublime folie de la croix qui a ruiné l'esclavage romain ! Courage donc, Polonais, car vous êtes les vrais chrétiens du siècle, et les martyrs ont seuls été rédempteurs !

Quelle est d'ailleurs la puissance réelle de vos ennemis ? La Russie n'a-t-elle pas perdu ses plus belles armées sur vos champs de bataille ? L'Autriche est-elle autre chose qu'un assemblage de peuples hétérogènes forcés de vivre ensemble et désireux de se séparer pour rentrer chacun dans leur nationalité réelle ? Les français, les polonais, les allemands de la Prusse sont-ils donc désireux de continuer à vivre sous le joug d'un cabinet hypocrite ? et puis derrière vos ennemis n'y a-t-il pas tous les slaves de Bohême et de Hongrie, les greco-slaves de Moldavie et de Valachie qui désirent la fédération des Slaves ? N'y a-t-il pas une Allemagne, une Italie qui appellent à grands cris la constitution de leur nationalité ?

Jusqu'à ce jour, les révolutionnaires ont si rarement gagné le pouvoir et le conserver quand ils l'avaient pris. Nous avons péché par ignorance, et l'iniintelligence des masses a fait le salut des oppresseurs.

Dans le siècle dernier, Voltaire, Rousseau, Didcot, entrevoyent mais confusément une ère nouvelle, c'était l'aurore de notre siècle. La Convention essaie en vain de mettre en pratique

leurs doctrines; les montagnards faiblement appuyés succombent incompris et calomniés, et la France n'a cessé de marcher de contre-révolution en contre-révolution depuis le neuf thermidor.

Cependant l'esprit humain avait fait un pas immense, et de toutes part de hardis pionniers de la pensée marchèrent à la découverte d'un monde nouveau.

L'un d'eux écrivait en 1802, qu'une seule loi de mouvement et de vie d'organisation et de cristallisation, gouverne le monde moral et le monde physique, qu'il ne faut pas châtrer l'intelligence de ses passions, mais les diriger vers le but social; et dans sa belle utopie religieuse, il établissait la nécessité d'un ordre nouveau basé sur la combinaison des exigences morales et intellectuelles de tous.

Six années plus tard, une autre esprit supérieur allait plus au cœur des problèmes organiques de notre organisation sociale, tantôt trivial, tantôt sublime, mais toujours profond, il forgeait des armes puissantes pour la démocratie future.

Ils ne se doutaient pas de cet immense travail de rénovation sociale, les héros parlementaires de la restauration. Livrés pour la plupart à de misérables intrigues, ils ne connaissaient même pas de nom le nouveau christianisme, le producteur, la traduction de Robert Owen et les quatre mouvements, excepté toutefois Manuel, qui nous adressait, à la dernière réorganisation de la Charbonnerie, ces paroles si remarquables :

Que l'idéal soit toujours le but de vos désirs, la règle de votre vie; l'idéal, ce n'est pas la fortune. Ce n'est pas une position sociale élevée, mais l'ordre des cieux sur la terre. — L'ordre des cieux sur la terre! . . . . il y a dans cette phrase une révolution toute entière et la pensée philosophique qui doit y présider.

Redisons-le souvent, c'est par ignorance que nous avons échoué les uns et les autres en 1830. Un seul parmi vous, Mochnacki avait voulu discuter préalablement dans vos conspirations le but final de la révolution projetée; votre ignorance tenta de le pendre. Plus tard, après la victoire du Belvédère, ce fut en vain qu'il vous enseigna la nécessité d'une dictature démocratique, propagandiste vis-à-vis des serfs et des opprimés de tous les pays, socialiste dans ses réformes, terrible vis-à-vis des traîtres et des oppresseurs. Avec lui le triomphe était certain, mais les masses ne comprenaient pas, et vous avez été trahis par ces aristocrates polonais auxquels il suffisait d'une patrie largement exploitée par eux.

Dieu merci, les temps sont changés et jamais nous n'avons eu autant de foi dans vos destinées; laissez faire son œuvre à la pensée, et croyez qu'il y aura toujours assez de cœurs dévoués, assez de bras vigoureux pour une révolution nationale, quand il y aura partout en Pologne des hommes pour prêcher

et pour répandre ses doctrines. Oui, polonais ! nous avons cent fois plus de confiance en 1400 émigrés démocrates, pauvres et persécutés par le czar, que dans la plus belle des armées. Hier vous ne saviez pas, vous savez aujourd'hui. Votre pensée a pour elle les traditions du passé, les intérêts des masses, la raison, la justice. Elle est le bonheur des petits, le rêve des grands. Les poètes l'ont chantée ; des martyrs pour elle ont versé leur sang ; qui pourrait douter de son triomphe !

### Discours de M. Léopold Gucki.

Interprète des sentiments de mes compatriotes, je vous prie d'accepter nos remerciements pour cette assistance qui ne se dément jamais. Nous sommes fiers de cette vieille amitié, éprouvée par tant de malheurs. La Pologne libre un jour saura bénir cette terre hospitalière sur laquelle ses enfants ont pu penser à sa délivrance.

Vous, mes compatriotes, présents ici pour prouver que ni les positions, ni le bien-être matériel n'ont en rien atténué cet amour de la patrie, qui fait notre force, attendez avec courage un meilleur avenir. Ne cherchez pas en vain le salut de votre patrie là où est sorti son anéantissement. La Pologne est-elle moins digne que la Grèce, moins digne que la Belgique, moins digne que les nègres de ces égards des gouvernants qui, humains pour eux, n'ont reculé ni devant les traités les plus onéreux, ni devant la rupture des anciens, ni devant les dépenses énormes, et qui pour nous n'ont eu que des paroles trompeuses. Là vous trouverez paix et honneur pour ceux qui ont envahi notre maison, et haine pour la victime qui par ses plaintes trouble le sommeil et les rêves de l'égoïsme. Les peuples qui ont applaudi à chaque signe de vie donnée par cette victime, qui ont salué avec enthousiasme la nouvelle pensée manifestée à Cracovie, pensée de justice pour tous, vous ont fait voir où il faut chercher vos alliés et quel chemin il faut suivre. Pour que notre Pologne soit digne de son indépendance, il faut qu'elle l'obtienne par ses propres forces. Repoussez donc avec mépris les prétentions surannées écloses dans l'exil, comme un outrage à notre amour de la patrie, à notre esprit national, au deuil de tant de millions d'hommes. La couronne mise sur la tête d'un vieillard, d'un ex-ministre de toutes les Russies, d'un complice de nos bourreaux, ne remplacera ni l'armée, ni le peuple qu'il a eu à sa disposition et qu'il a livré à nos oppresseurs. Non, il n'y a plus de place en Europe pour un peuple d'esclaves, ni pour un despote de plus.

Pour donner aux lecteurs une idée exacte de la portée de la réunion polonaise, nous reproduisons ici quel-

ques extraits de compte-rendu de trois journaux paraissant à Nantes.

« Cette séance, dit le *National de l'Ouest*, a été vraiment remarquable. On n'y a entendu aucune parole volcanique, tout y a été calme, digne et sérieux : on s'y est occupé d'organisation sociale, et des moyens de donner à la démocratie des bases solides sur lesquels puissent s'appuyer la prospérité, la liberté et la fraternité des peuples. La résurrection de la Pologne, ce boulevard de la civilisation et de l'indépendance européenne, a été considérée comme un fait d'un avenir certain : tant qu'il y aura des Polonais, on ne devra pas désespérer de leur nationalité. »

Le *Courrier de Nantes*, s'exprime ainsi :

.....  
« Si la salle étroite qui renfermait cinquante de ses proscrits et un égal nombre de leurs amis avait pu s'ouvrir à tous les yeux ; si les paroles qui y ont été prononcées avaient pu être partout entendues, un enseignement immense eût été produit. L'opinion publique cette grande puissance des temps modernes, n'aurait pas eu sans doute de préventions à dissiper, car il n'en exista jamais en France contre la Pologne. Mais elle aurait eu un progrès à faire sur elle-même, un élan plus chaleureux de sympathies à manifester.

» En effet, pour plusieurs, la question polonaise n'a pas changé depuis seize ans. Pour ceux qui ne voient que le fait, il n'y a là-bas qu'un cadavre de nation ; il n'y a ici que quelques milliers de proscrits disséminés, aigris ou résignés et de plus en plus impuissants.....

» Pour ceux au contraire qui tiennent compte de l'idée, du droit, de la solidarité humaine et du progrès moral, les abus du despotisme ne prouvent rien, si ce n'est la vitalité des peuples. Aux yeux de ceux-ci, les 22 millions d'âmes polonaises que les trois despotes du Nord ont partagées et parquées, et auxquelles ils s'efforcent d'arracher dès le berceau l'instinct de race, la tradition de famille, de langue, d'histoire, de religion et

de patrie sont moins que jamais perdues ou éloignées de la délivrance, car la vie de souvenirs, de droits et de traditions qu'on leur arrache, germe et fermente plus que jamais dans l'Europe entière ; car l'idée, le sang, et le sentiment qu'on étouffe en Pologne, se font jour dans tout le reste de l'humanité, et ne demandent qu'un instant et qu'une issue pour refluer vers leur source. Pour qui sait apprécier les lois morales de ce monde, la durée du crime ne sert qu'à témoigner plus longtemps du crime lui-même et à préparer plus largement sa réparation.

» . . . . . Au lieu de l'amertume du désespoir de l'ancien proscrit nous avons trouvé dans ces discours (discours prononcés à la réunion) la douceur, le calme et la confiance du concitoyen sympathique. Au lieu de préjugés de race, de familles, de privilèges ou de parti, nous avons trouvé cet esprit de démocratie élevée qui ne comprend pas la liberté seulement pour la lutte, mais surtout pour l'organisation et l'ordre, qui n'interprète pas la fraternité comme l'absence de toute hiérarchie sociale, mais bien comme l'expression la plus pure et la plus religieuse de la sociabilité humaine. En exprimant ces idées et ces sentiments dans la même langue, les Polonais et les Français se sentaient de la même nation. »

Voici enfin le compte-rendu du *Breton* :

« Avant-hier a eu lieu la célébration du 16<sup>e</sup> anniversaire de la révolution polonaise. A cette réunion, pour la première fois depuis quinze années, rendue publique, assistaient un grand nombre de Polonais et de personnes sympathiques à une cause qui est devenue depuis l'acte inique des trois puissances la cause de tous les peuples. Nous avons admiré l'attitude calme et digne des réfugiés. Quatre d'entre eux ont pris la parole, non pour déplorer la destruction du dernier vestige de la grandeur politique de la Pologne, ni pour adresser aux souverains spoliateurs des apostrophes inutiles : de plus nobles sentiments les animaient. Chacun compre-

nait que l'occupation de Cracovie, cet attentat inspiré par la haine de toute liberté et le mépris de tout droit qui est le coup de grâce pour la vieille Pologne, prépare la résurrection d'une Pologne purgée des abus et des vices qui ont plus que l'union de ses ennemis consommé la ruine de l'antique patrie de Sobieski. On a salué cette Pologne de l'avenir avec de chaudes paroles et de radieuses espérances qui ont passé dans nos cœurs. Quiconque a foi dans la solidarité des peuples, dans le triomphe du droit sur la force, dans l'indestructibilité des nationalités que les revers ne font qu'exalter, croit au rétablissement futur de la Pologne, mais de la Pologne régénérée et purifiée par le sang des martyrs de la liberté. Sur cette terre héroïque, il faut qu'un jour il n'y ait plus de place pour des esclaves.

» Nous apprenons que les discours prononcés dans cette réunion solennelle vont être publiés en brochure. Nous verrons avec plaisir cette publication, dont nous extrairons pour nos lecteurs les passages les plus remarquables. »



Biblioteka Główna  
Akademii Obrony Narodowej

39171/2



12-039171-000-0